

J'atterris à Hambourg un froid matin de novembre. Longeant le terminal, un grand panneau gris affiche, en lettres blanches, une phrase en allemand et en anglais : « Telle qu'elle est située, entre l'Elbe et l'Alster, Hambourg est selon moi la plus belle ville d'Allemagne. » Une citation de Goethe, de Heine ? Je me rapproche pour mieux distinguer la signature. Il s'agit d'un Allemand dont la célébrité ne doit rien à la littérature et dont le monde entier connaît la silhouette : Karl Lagerfeld. Il fut aussi un très bon photographe de mode. Une spécialité qui n'existait pas du temps de Max.

Toutes les voitures sont immatriculées HH, le premier H signifiant *Hansestadt*, ville hanséatique, en référence à une association des villes marchandes du Nord dissoute depuis des siècles mais dont Hambourg se revendique toujours. L'eau est omniprésente. La ville est traversée de canaux bordés par de somptueux bâtiments gothiques en brique rouge, et ponctuée de multiples jardins. Le ciel est bleu roi, le froid mordant et l'hôtel où je passe déposer ma

valise flambant neuf. J'ai rendez-vous au cœur du Grindel, l'ancien épicerie de la communauté juive, un quartier largement en voie de gentrification, comme en témoignent un magasin bio, une boutique de cigarettes électroniques et un café branché.

L'école juive où je me rends est flanquée à sa gauche d'une guérite qui abrite deux policiers armés. Au troisième étage d'une aile où j'hésite à m'engager, tellement elle semble désaffectée, une grande pièce est allumée au bout du couloir. C'est l'antre du responsable de l'unique bureau de généalogie qui soit consacré aux Juifs dans toute l'Allemagne. Celui qui le dirige, Jürgen Sielemann, se lève pour m'accueillir. Âgé mais pas voûté, frêle et digne, il me salue d'une main dont il tente de contenir le tremblement. Il a des doigts de pianiste, fins et noueux, une allure d'aristocrate d'un autre siècle, à l'image de sa veste en velours sombre élimée mais agrémentée d'une pochette en soie verte.

Comme le montrent les registres déjà ouverts à mon intention, aucune branche polonaise n'apparaît dans la famille de Max, dont tous les membres sont nés en Allemagne. Si tous les Halberstadt forment une seule et même famille, Max et mon père n'ont en commun, en dehors du nom, que le fait d'être juifs et descendants d'une lignée de rabbins.

Quant à Sophie Freud, il ne subsiste quasiment aucune trace de sa vie à Hambourg. Quelques tampons sur sa carte de pain attestent de ses déplacements entre

Hambourg et Vienne durant la première guerre. Les registres de l'époque contiennent son certificat de mariage avec Max, son certificat de décès établi par le médecin légiste, la déclaration officielle de sa mort signée par son frère aîné Oliver.

Nous évoquons le mariage de Max avec Bertha. De sa fenêtre M. Sielemann désigne la place Joseph-Carlebach que je viens de traverser. Vus d'en haut, les pavés composent une immense mosaïque en souvenir de l'unique synagogue de la ville. C'est là qu'en 1923 Max Halberstadt accepta d'épouser Bertha selon le rite juif orthodoxe. Je m'étonne de n'avoir jamais trouvé aucun document la concernant. M. Sielemann me regarde longuement puis se tourne vers le clavier de son ordinateur et, tout en tapant méticuleusement de ses deux index, me demande si je serais disponible le lendemain après-midi pour me rendre avec lui aux archives d'État. Il continue de taper, appuie sur « Envoyer », se lève pour me proposer un verre d'eau. Il est à peine revenu s'asseoir que sa boîte mail signale déjà l'arrivée d'une réponse. « L'efficacité allemande ! » sourit-il d'un air entendu. Il saisit un bloc, écrit un numéro, une adresse, arrache la feuille et me la donne. « Demain à quatorze heures, nous pourrions consulter le document 19634. Après le décès de Max, Bertha a tenté d'obtenir réparation du gouvernement allemand, pour avoir été forcée d'émigrer avec son mari. Elle a constitué un dossier qui figure aux archives. Il y a peut-être des informations là-dedans. Nous verrons bien ! » Il coupe court à mes remerciements.